

Robin Williams Du délire verbal aux tours de force calculés

Maurice Elia

Number 155, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1991). Review of [Robin Williams : du délire verbal aux tours de force calculés]. *Séquences*, (155), 38–39.

ROBIN WILLIAMS

du délire verbal aux tours de force calculés

«Na-no, na-no»...

C'est un des nombreux borborygmes qui sortent de la bouche de cet étrange personnage lorsque la jeune femme le découvre, un soir, sur une route déserte. Elle roulait comme ça, dans sa Jeep, courts cheveux au vent, dans la banlieue de Boulder, au Colorado. Mais Mindy n'est pas bête et va comprendre très vite (en moins d'une demi-heure en fait) qu'il s'agit là d'un extraterrestre humanoïde qui s'appelle Mork et qui communique avec son supérieur (prénom Orson, pas moins) dans sa planète lointaine d'Ork chaque fois qu'il apprend quelque chose de nouveau et de bizarre sur la planète Terre. Des conseils lui seront alors prodigués par une voix intergalactique sur la façon de se conduire avec les Terriens.

C'est de cette manière que Robin Williams fait son entrée dans le monde de l'électronique. Et grâce à lui (bien plus qu'à la piquante Pam Dawber, nez retroussé et queue de cheval), la série-tv «Mork & Mindy» atteint des sommets de cote d'écoute. Le gars est véritablement cinglé: il change de registre, de voix et de physiognomie toutes les cinq secondes, il se déplace à la vitesse d'un lièvre (sans effets spéciaux), il parvient à détruire tout sur son passage: quelques vases habilement placés, et des tas de préjugés. Cette tornade verbale permettra à la série de vivre quatre ans, totalisant quatre-vingt-onze épisodes hilarants au cours desquels Mork dira ce qu'il pense, fera ce qu'il croit être bien, enjovivera le salon de Mindy de sa joyeuse folie mêlée d'innocence.

Robin Williams est né le 21 juillet 1952 à Chicago et c'est au cours de ses études secondaires qu'il décide de faire du théâtre. Ses aptitudes sont vite reconnues. On imagine facilement le clown qu'il a dû être en classe et l'incapacité de ses professeurs à le contenir. Cependant, c'est toute autre chose qui s'est véritablement passé. Il a grandi dans le Midwest avant d'aller vivre en Californie (près de San Francisco) où son père décida de prendre sa retraite (il avait été un des cadres des usines Ford). Ses dons de comédiens s'affirment au Marin County College où il suit des cours de sciences politiques et il obtient (facilement) une bourse pour la prestigieuse Juilliard School of Drama de New York où il deviendra l'ami de Christopher Reeve (qui sera plus tard le parrain de son fils). Il y restera trois ans. Trois années inoubliables, dira-t-il souvent: tout s'est construit là, ou du moins tout s'y est perfectionné.

Tous ses diplômes obtenus (la plupart haut la main et certains sous la direction de John Houseman), Williams rentre à San Francisco où il commence à se faire connaître en se produisant dans des cabarets. Ses numéros étonnent tout de suite. Jamais on n'avait vu quelqu'un s'exprimer aussi facilement dans le domaine à la fois facial et verbal. Sa mobilité est extraordinaire, sa malléabilité hors du commun. Le comportement est exalté et hystérique. Dans le domaine de la logorrhée cyclothymique, il passe maître. C'est une sorte de psychose maniaco-dépressive presque indéfinissable qu'il exploite à l'infini. Ce gars pourrait parler des heures sans s'arrêter et sans pour autant cesser de faire rire à gorge déployée.

Et ce n'est pas uniquement le rire pour le rire. La satire n'est jamais absente de ces monologues délirants. La politique y a sa place naturellement, mais aussi le sexe, les Noirs, les Juifs, les vieux... Rien ne lui échappe. Ou plutôt, tout lui échappe et produit un

effet monstre sur tout le monde. Bientôt, on y verra le personnage écartelé de ses films futurs, à la fois brisé par le poids de l'immonde quotidien et attiré par la fantaisie la plus débridée et qui a pour nom liberté.

Pourtant, on a l'impression que si l'imagination s'emballé et si la caricature devient de plus en plus féroce, toutes deux obéissent à de curieux décapages d'une même logique. Les gags s'enchaînent, sonores, physiques, verbaux, les reparties deviennent insolentes, les mots d'esprit fusent en un tourbillon dont il semble difficile même pour lui de s'arracher. Alors, il se laisse aller, jusqu'à ce qu'on vienne lui dire que le spectacle est terminé.

Mais pour lui, le spectacle n'est jamais terminé. En 1976, il se fixe à Los Angeles et remporte un énorme succès au Comedy Store grâce à un one-man show qui restera dans les annales de la *stand-up comedy* (et qui fera plus tard l'objet d'un disque, «Reality: What a Concept», lauréat du Grammy Award). Début 1977, il participe à l'émission-tv «Rowan and Martin's Laugh-In» aux côtés de Judy Carne, Goldie Hawn, Lily Tomlin et Henry Gibson. C'est la consécration. C'est alors qu'il est invité à devenir un extraterrestre dans un épisode de la série «Happy Days» avec Henry Winkler et Ron Howard. Mork de la planète Ork est né. On lui trouve une partenaire et c'est «Mork & Mindy».

Du petit au grand écran, il n'y avait qu'un pas et c'est Robert Altman qui permet à Robin Williams de le franchir. Cette faculté inimitable d'être ceci et cela (et souvent en même temps) le rapproche curieusement de personnages de bandes dessinées, de cartoons... Bref du seul et unique Popeye.

Popeye n'a pas le succès escompté. Le personnage du mangeur d'épinards n'avait plus sa force, la manière de filmer d'Altman, trop stylisée, ne plaisait pas à tout le monde, Williams n'était plus livré à lui-même, il était soudain forcé de suivre des directives, empêtré trop souvent dans les câbles des nombreuses caméras de l'auteur de *Nashville*: allez savoir ce qui fait le succès d'un film.

À peine découragé, Robin Williams entame *The World According to Garp*, où il interprète le personnage principal du best-seller de John Irving. Sous la direction de George Roy Hill, encore considéré à cette époque comme «un des grands de Hollywood», il se meut avec beaucoup plus d'aisance. Il a un personnage. Il est quelqu'un et il défend une philosophie. Le réalisateur parvient à tirer parti de son corps trapu, de sa mâchoire carrée, de ses petits yeux malicieux. Garp entretient une intelligente relation avec sa mère (un des premiers grands rôles de Glenn Close) et aime sa jeune épouse (Mary Beth Hurt) d'un amour tendre et complet. À l'occasion, on essaie de laisser les coudees franches à Robin Williams le comique. Du film, petit classique pour certains, ne restent que des moments souvent trop courts où le récit prend la relève de gags épisodiques parfois amenés avec peine.

De la période immédiatement post-*Garp*, Robin Williams n'aime pas trop se souvenir. La succession de films ratés (trois productions sans grand intérêt), la mort de son ami John Belushi, sa vie personnelle longtemps chaotique depuis cette tragédie, l'ont marqué



The World According to Garp (1982)



Moscow on the Hudson (1984)



Good Morning Vietnam (1987)



Popeye (1980)

peut-être pour toujours. De cette époque, seul le film de Paul Mazursky, **Moscow on the Hudson**, se détache. Williams y incarne un saxophoniste soviétique qui cherche asile politique à New York lors d'une tournée de son orchestre. Il se dissimule chez Bloomingdale's (plus particulièrement sous les jupes de Maria Conchita Alonso) et réussit à rester dans la métropole américaine, bien qu'il sache que sa famille moscovite lui marquera pour toujours. Un grandiloquent nationalisme final détruit ce charmant film aux nombreux coups de génie dont celui (d'une demi-heure!) permettant à Robin Williams de parler couramment le russe et ce, le plus naturellement possible.

Une pièce de Saul Bellow, «Seize the Day», produite pour le réseau de télévision PBS, le repropulse dans le vedettariat. Mais c'est dans un tout autre registre. Le personnage de Tommy Williams ne contient aucune grimace humoristique, c'est un homme de la rue d'une simplicité parfois affligeante. Robin Williams prouve qu'il sait changer de registre. On s'en souviendra lorsque surgira le John Keating de **Dead Poets Society**.

Avec **Good Morning, Vietnam**, c'est le retour du comique en grande forme. Le personnage d'Adrian Cronauer, disc-jockey rebelle d'une station radiophonique américaine diffusant de Saïgon, atteint des sommets de légende. C'est l'occasion pour Williams de se déchaîner à fond. Il raconte qu'il s'est souvenu de ses dix-sept ans, lorsqu'à son arrivée sur la côte ouest, il partait sur les traces de Jack Kerouac et de ses «Clochards célestes» et assistait à l'occasion aux démonstrations antimilitaristes des étudiants de la San Francisco State University. Quel plaisir alors de se défouler! Tout le monde passe par la moulinette de son débit outrageant, le président des États-Unis le premier. Pour **Good Morning, Vietnam**, Barry Levinson lui a souvent laissé carte blanche, ne l'a pas importuné par la présence de caméras trop visibles ni trop encombrantes. Impossible d'oublier les gags qu'il a lui-même découverts et ajoutés au scénario original: ils mêlent la chaleur du lieu et celle du sexe, la femme du président jouant un rôle primordial au milieu des deux.

Mais il ne délaisse jamais les cafés et les cabarets. La scène le dérange trop. (Il fait jusqu'aujourd'hui des apparitions surprise au Holy City Zoo, un petit café-théâtre qui a accueilli son premier one-man show). Il se produit au Other Café où le public l'acclame à tout rompre dès qu'il entre en scène. Il lui suffit de jouer au bingo en russe ou de jouer l'étudiant incapable dans une classe de danse pour soulever à nouveau le délire. Il déclare que les faux cils de Tammy Faye Bakker seront un jour déclarés «forêt de parc national». Et ça ne s'arrête plus...

Avec **Dead Poets Society**, le succès est européen plus qu'américain. En France, le film fait des ravages qu'il aurait été impossible de prévoir. Les jeunes y trouvent matière à réflexion. Un professeur comme celui-là, ça n'existait pas autour d'eux. Ou bien, il y en avait, mais il fallu que John Keating/Robin Williams leur en montre. Il fallait bien entendu y mettre de soi-même. «Seize the Day (comme le titre de la pièce de Bellow): make your life wonderful!» Fallait le faire! Celui qui avait longtemps pour idole le Peter Sellers de **Dr. Strangelove** et de **Being There** devient une idole lui-même et le succès français lui reste jusqu'à ce jour incompréhensible.

Avec **Awakenings** et **The Fisher King**, Robin Williams retrouve le circuit de ses grands rôles. Sérieux, allai-je ajouter, mais sait-on jamais avec lui. Son rôle dans le film de Terry Gilliam: sérieux? Les larmes sont proches avec **Awakenings**: il est vrai qu'il est aux côtés de De Niro. Est-bien, est-ce mal? Il faudra vivre avec.

Robin Williams est en train de se promener avec son fils Zachary. Ils sont au beau milieu du Golden Gate Park. Le père montre au petit les beautés de la nature, en l'avertissant tout de même de s'éloigner d'une petite fille un peu plus âgée, sous prétexte «qu'elle connaît l'orthographe»...



Dead Poets Society (1989)



Awakenings (1990)

Maurice Elia

FILMOGRAPHIE

- 1980: Popeye (Robert Atman)
- 1982: The World According to Garp (George Roy Hill)
- 1983: The Survivors (Michael Ritchie)
- 1984: Moscow on the Hudson (Paul Mazursky)
- 1986: The Best of Times (Roger Spottiswoode)
- 1986: Club Paradise (Harold Ramis)
- 1987: Good Morning, Vietnam (Barry Levinson)
- 1989: The Adventures of Baron Munchausen (Terry Gilliam)
- 1989: Dead Poets Society (Peter Weir)
- 1990: Cadillac Man (Roger Donaldson)
- 1990: Awakenings (Penny Marshall)
- 1991: Dead Again (Kenneth Branagh)
- 1991: The Fisher King (Terry Gilliam)



The Fisher King (1991)